

## Notre rencontre

### Couvent de Béni Suef, novembre 1975

À Béni Suef<sup>1</sup>, dans la congrégation de Banat Maryam, les Filles de Marie sont très affairées en cette fin de matinée. C'est un samedi, jour où chacune de nous doit ranger et nettoyer de fond en comble le couvent aux murs clairs. La

---

1. Ville de 500 000 habitants située à 125 kilomètres au sud du Caire, sur les bords du Nil.

grande bâtisse blanche, aux proportions harmonieuses, fait face à l'évêché. On y entre par un portail en fer forgé et, sous des arceaux de chèvrefeuille, on traverse une cour ombragée en direction d'une terrasse où les sœurs entretiennent avec amour les fleurs et les arbustes qui s'épanouissent à profusion le long de la vallée du Nil : hibiscus, lauriers-roses, mimosas, flamboyants et bougainvillées luxuriantes que j'aime tant à l'époque de leur floraison, l'été, quand elles se transforment en coulées de fleurs blanches ou violettes. Dans des pots en terre, nous faisons pousser des marguerites, des roses, des capucines et des pensées multicolores. Comme l'hiver arrive, nous avons taillé, émondé et semé, en attendant de voir le jardin

revivre dès les premières montées de la sève, dans la tiédeur de février.

J'ai ouvert les fenêtres de l'escalier que je lave à grande eau. Je sens l'air frais sur mes bras nus et mes mains mouillées. Je frotte vigoureusement les marches car j'aime prendre soin de notre maison qui est aussi la maison du Seigneur. Tout en travaillant, je récite intérieurement les courtes prières de louanges qui accompagnent mes activités quotidiennes. Le dialogue avec Jésus est ininterrompu dans ma vie de religieuse et il remplit mon cœur de joie.

Il me reste encore les marches du premier étage et la salle commune au rez-de-chaussée. Je regarde ma montre. Déjà 11 heures. Je dois me dépêcher car à midi nous avons une messe à la chapelle. C'est

alors que le concierge m'appelle. J'entends aussi une jeune fille qui s'adresse à lui avec autorité. Des pas se rapprochent.

Je me retourne.

La rencontre avec toi a d'abord été une surprise. Je n'en reviens pas. Tu es jeune et vieille à la fois. Ton visage est parcouru de rides innombrables mais ta voix a une fraîcheur juvénile. C'est quasiment une voix de petite fille. Et tes yeux bleus brillent de la spontanéité qui n'appartient qu'aux enfants. Tu rayannes de joie et je me dis que tu parais trop jeune pour être vieille dans ta blouse grise, un foulard gris sur la tête.

Sur la médaille d'argent suspendue à ton cou, je reconnais les initiales *NDS*, pour « Notre-Dame de Sion », un ordre re-

ligieux d'enseignantes catholiques. Stupé-  
faite, je t'entends me dire en français de  
ta voix haut perchée :

— Bonjour, ma sœur !

Ton sourire appelle mon sourire :

— Bonjour, ma sœur ! Soyez la bienve-  
nue chez nous !

Tu me questionnes :

— Ma sœur, avez-vous reçu ma carte ?

— Non, ma sœur. Quelle carte ?

— Je m'appelle Emmanuelle. Il y a  
deux semaines, j'ai écrit à votre commu-  
nauté. Je vous demandais la permission de  
venir passer quinze jours avec vous, car  
j'ai entendu dire que vous faites partie  
d'un ordre de sœurs actives dans l'Église  
copte orthodoxe. J'ai eu envie de mieux  
vous connaître et je désire pratiquer et  
perfectionner mon arabe auprès de vous.

Je voudrais m'entretenir avec la supérieure de votre congrégation.

Je demeure interdite quelques instants. Sœur Emmanuelle, c'est donc elle ? Il semblerait que oui. Car c'est bien une religieuse de Notre-Dame de Sion qui s'adresse à moi. J'hésite à lui poser la question de manière abrupte. Nous avons entendu parler de la sœur des chiffonniers qui s'est établie depuis quelques années dans un quartier de parias au Caire. J'avais même souhaité la rencontrer pour mieux comprendre son engagement qui étonnait tout le monde. Jamais je n'aurais pu imaginer qu'elle se présenterait un jour devant moi, qui plus est pour apprendre l'arabe dans ma communauté.

Ta visite impromptue m'intrigue, mais je suis conquise par ta manière franche et directe, ton apparence simultanément jeune et âgée, ton énergie débordante que rien ne semble pouvoir arrêter :

— Je suis Sara, la supérieure. Nous sommes une petite communauté de trente religieuses, que j'ai été la huitième à rejoindre. Et vous avez raison, la congrégation des Filles de Marie, fondée par Mgr Athanasios, est un ordre actif. C'est avec grand plaisir que je vous accueille dans notre couvent. Si vous voulez, vous pouvez partager quelques jours avec nous et vous installer ici.

Tandis que je prononce ces paroles, une étincelle s'allume dans ton regard. Comme si, toi aussi, Emmanuelle, de ton

côté, tu étais surprise. Plus tard, je comprendrai. Tu m'expliqueras que, dans ta congrégation, il est impensable qu'une supérieure s'occupe de tâches ménagères. Et tu t'es réjouie parce que tu as senti que, malgré mon rang, je ne voulais pas être servie par les autres, mais au contraire me mettre à leur service. J'estime aujourd'hui encore que les responsabilités donnent des devoirs plutôt que des droits. Sur le moment, je ne saisis pas toutes tes pensées mais je perçois d'emblée une grande complicité entre nous.

Un sentiment de familiarité renforce cette impression. Tu es une inconnue. Cependant, j'ai la certitude de te connaître depuis toujours. Tu me rappelles une religieuse, mère Henri-Adalbert, d'origine américaine, qui enseignait à l'école

française de Saint-Joseph, à Minieh, où j'ai appris ta langue. C'était alors celle de l'élite, avant qu'elle ne soit remplacée par l'anglais. Cette femme de tête avait, comme toi, une allure décidée, un front dégagé, des yeux bleus et des traits saillants. Mais je pressens aussi que nous sommes unies par quelque chose de plus profond que la ressemblance avec une maîtresse d'école de mon enfance – cela, j'apprendrai à le découvrir peu à peu.

Pour l'instant, je propose de te conduire dans la chambre où tu peux loger aussi longtemps que tu le souhaites et, de nouveau, j'observe qu'une joie d'enfant vient éclairer ton visage parcheminé. Tu es ravie et acceptes mon invitation avec empressement. Ton enthousiasme

est communicatif, il fait fondre mon cœur. En ta présence, je me sens heureuse. Comblée.

Je t'introduis dans une petite chambre voisine de la mienne, très claire. Je tire les rideaux, ouvre les persiennes, et la lumière du soleil coule à flots dans la pièce, meublée avec simplicité : un lit de fer étroit, à la couverture de laine épaisse marron sur des draps de coton blanc, une petite table et une chaise en bois. Tu me remercies comme si je t'avais invitée dans le plus beau des palais et tu m'embrasses avec effusion.

J'aimerais rester avec toi, prolonger ces instants. Mais je dois te quitter pour finir mon travail à temps, avant le début de notre célébration. Tu demandes alors que je vienne te chercher pour partager la

prière de ma communauté. Tu insistes d'un ton impérieux :

— Ma sœur, promettez de ne surtout pas m'oublier !

Je me dis que, décidément, sous le poids des ans, tu as gardé en toi une petite fille bien autoritaire. Il doit être difficile de te dire non ! Mais je n'ai pas l'idée de te contrarier. Ta demande me va droit au cœur. C'est la première fois qu'une religieuse catholique romaine manifeste un désir aussi vif de se joindre à notre prière.

Je ne vois plus guère les dernières marches de l'escalier ni les dalles bleutées de la salle d'entrée. C'est toi, sœur Emmanuelle, qui occupes toutes mes pensées. Je me demande si tu vas aimer notre liturgie. J'ai peur que tu ne la trouves trop longue,

que tu ne t'ennuies à écouter ces prières récitées en arabe, une langue que tu connais peu. J'ai juste le temps de ranger le seau et la serpillière pour courir prévenir mes sœurs. Elles sont aussi étonnées que moi. Nous décidons de t'installer à la place d'honneur. Tandis que sœur Fayza sonne la cloche pour la prière, je vais te chercher le cœur battant.

Tu t'appuies à mon bras pour descendre l'escalier, non sans me féliciter. Tu t'extasies devant sa propreté. Lorsque je te présente mes sœurs, tu fais une fête à chacune d'elles. Tes paroles éveillent des sourires, car tu nous dis des mots d'arabe avec un accent amusant. Mais c'est surtout une tendresse débordante que tu nous communique.

Chère sœur Emmanuelle, plus de trente ans ont passé. Pourtant, je ressens encore la même émotion qu'à l'époque où je t'observais du coin de l'œil dans notre chapelle. Et j'en ai les larmes aux yeux. Est-ce que je t'ai assez dit à quel point ta présence parmi nous fut une source de joie dans la communauté ? Nous sentions que tu étais là, avec nous, pour prier. Et moi, plus particulièrement, j'ai compris que nous aimions le même Christ. Jésus était présent ce jour-là, d'une manière spéciale, au couvent des Filles de Marie.

J'ignore si j'ai réussi à t'exprimer toute ma reconnaissance de ton vivant. Mais je sais que tu m'écoutes aujourd'hui et dans ce dialogue entre nous qui ne s'est jamais interrompu, je voudrais encore te remercier d'avoir illuminé mon cœur.

Ce matin-là, ma vie venait de basculer.  
Plus rien ne serait comme avant.

## Tu ne cesses de nous surprendre

Après la prière, nous t'invitons à partager notre repas au réfectoire. Nous avons préparé des mets simples, typiquement égyptiens, car nous ne t'attendions pas. Mais tu te régales avec les *babaghannouk* dont tu vantes les moelleuses aubergines écrasées dans la pâte de sésame, les feuilles de vigne farcies et le *foul moudamas*, notre plat national de fèves que je te sers dans une galette chaude, en l'assaisonnant d'un filet de citron. Quand Anasthasia, notre novice, t'offre le *ko-*

*chari* de macaronis et lentilles brunes à la sauce tomate qu'elle a cuisiné, tu te répands en compliments. Après l'avoir goûté, tu applaudis, l'air réjoui. Tu veux absolument en connaître la recette. Et tu répètes sans arrêt des *Shokran ketir*, « Merci beaucoup », qui font fuser nos rires en cascade. Une animation inhabituelle règne dans la communauté. Je remarque ta capacité d'attention à l'autre qui me surprend. En chacun tu perçois le meilleur et tu n'as aucune réticence à le dire. Sous ton regard bleu, si clair, il me paraît que moi aussi je pourrais devenir meilleure. Cette faculté que tu as ne peut découler que d'une immense bienveillance, d'un cœur totalement donné.

Pendant ce premier repas partagé, tu n'as cessé de nous surprendre. Je ne savais pas encore que chaque jour auprès de toi serait une surprise renouvelée, mais je me dis que je n'ai jamais rencontré personne comme toi. Mes sœurs partagent cette impression et quand tu declares à quel point tu as aimé les prières du matin, en exprimant le souhait qu'on en fasse ensemble la traduction, j'accède aussitôt à ta demande. Je t'offre d'ailleurs un livre d'heures. Il est en arabe, avec une colonne centrale en caractères grecs, une langue que tu as étudiée dans tes jeunes années et un peu oubliée. Mais tu déchiffres très bien le texte et l'annotes avec application. Tous les jours, pendant les deux semaines que tu passeras dans notre com-

munauté, j'ai eu la joie de t'apprendre à lire la langue de mes prières.

Les larmes me montent aux yeux quand je repense à ces heures où nous étions penchées sur le livre des Saintes Écritures, qui est devenu le tien. Je l'ai gardé comme un objet précieux, un souvenir irremplaçable de notre rencontre qui changea ma vie. Je l'ouvre parfois et l'intensité de notre échange spirituel est encore aujourd'hui source d'inspiration. J'aime revoir ton écriture fine que j'ai du mal à lire maintenant que ma vue a baissé. Mais dans le tracé de ces lignes manuscrites, je reconnais l'élan de ton cœur. Nous étions unies sous le regard d'amour de Jésus et je suis persuadée que ce partage autour de sa parole a été une

bénédition immense pour toutes les deux. C'est sans doute en ces heures-là que s'est scellé notre destin.

**Toi, l'étrangère,  
proche de l'humanité qui souffre**

Je ne suis pas surprise de t'entendre confirmer que tu es bien la sœur Emmanuelle du bidonville d'Ezbet-el-Nakhl dont j'avais entendu parler. Toi l'étrangère au teint clair et aux yeux bleus, la catholique romaine, tu as osé faire ce que nous, coptes égyptiennes, n'avions pas imaginé entreprendre dans notre pays.

On est en 1975 et, depuis quatre ans, tu vis dans un bidonville dont les ruelles ne sont que des tas d'immondices. Je te

regarde avec admiration et émotion. J'ai souvent les larmes aux yeux en t'écoutant. Dans ces moments-là, tu parles plus lentement et tu me dévisages avec une grande douceur. Je vois en toi le témoin du Christ, l'incarnation de la pauvreté évangélique. La vraie. Celle qui se vit hors des cloîtres, dans un cœur à cœur avec l'humanité qui souffre.

Ta congrégation ne te donne que dix dollars par mois pour vivre. Tu les partages avec les plus démunis et tu habites une cabane sans eau ni électricité. Alors que tu as plus du double de mon âge, 67 ans, alors que tu parles très mal l'arabe, tu as pris la décision incroyable de quitter la sécurité de ton couvent pour vivre avec des laissés-pour-compte que tout le monde

assimile à des assassins, des voleurs, des fumeurs de haschich, que sais-je encore ?

Pourtant, quand tu parles d'eux, tu dis qu'ils sont tes frères et sœurs. Tu sais les regarder avec le regard d'amour de Jésus. Tu sais reconnaître le visage du Christ sur leurs pauvres visages que la vie éprouve. Tu les aimes. Je sens que tu vibres d'un amour inconditionnel en Jésus, notre Seigneur. Mais tu n'as pas la moindre prétention. Au contraire. Avec des expressions amusantes, tu nous racontes en riant aux éclats des anecdotes drôles sur ta vie de tous les jours. Tu n'as pas l'air de réaliser les choses extraordinaires que tu accomplis. Loin de te prendre pour une sainte, tu aimes exposer tes défauts avec application. On a l'impression que tu prends plaisir à en rajouter, comme si tu voulais

te convaincre que les autres sont meilleurs que toi.

À travers ce que tu relates à leur sujet, on devine les compagnons de ton quotidien. Tu les présentes comme les plus excellents d'entre les hommes, dotés de qualités non ordinaires. Il y a Labib, qui te prête la cabane où tu vis. Avant toi, il y élevait des chèvres et des pigeons. Malaka, sa femme, et leurs cinq enfants. Souad, la jeune fille qui t'aide pour les cours d'alphabétisation. Et tant d'autres que tu portes dans ton cœur.

Toi qui ne parles pas couramment l'arabe, tu donnes des cours d'arabe. Tu apprends à des enfants, des femmes et des hommes comment on tient un crayon pour former des lettres sur une feuille de papier propre et blanc. Un luxe dans un

bidonville ! Tu leur communique une fierté nouvelle. Grâce à toi, certains savent désormais lire et écrire leur nom. Ils redressent la tête et font envie aux autres.

Tu es particulièrement attentive aux enfants car tu les considères comme l'avenir du bidonville. J'essaie d'imaginer ta vie au jour le jour, mais j'ai du mal. Je suis dépassée par la puissance de ce que tu portes. Je comprends qu'après t'avoir rencontrée, je ne pourrai plus t'oublier. Je te pose mille questions, tu apprécies mon intérêt et prends le temps de me répondre en profondeur. Tu me questionnes à ton tour sur mon engagement dans la vie religieuse. Je me sens bien petite à côté de toi.